

**RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ET DIVERGENCE  
ORIENT-OCCIDENT**  
**Une approche d'histoire globale**

Philippe MINARD\*

**B**ien connus des spécialistes d'histoire de la Chine, les travaux de Kenneth Pomeranz, professeur à l'université de Californie à Irvine, sont aujourd'hui enfin rendus accessibles en français, d'abord sous la forme d'un recueil d'articles, *La Force de l'empire*, paru fin 2009 à l'initiative des Éditions Ère, puis sous la forme d'un volume de la prestigieuse collection « L'Évolution de l'Humanité » : *Une Grande Divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, version française de l'ouvrage paru à Princeton en 2000, qui a fait l'objet d'une ample discussion internationale, bien au-delà des cercles sinisants.

Ces parutions marquent l'intérêt nouveau en France pour le courant historiographique venu des universités anglo-américaines qu'on a pris l'habitude de désigner sous le nom d'« histoire globale ». En langue anglaise, on écrit tantôt *world*, tantôt *global history* ; mais au-delà de la terminologie et de certaines différences d'approche, la visée est identique : retrouver l'ambition d'une intelligence historique d'ensemble, d'une histoire décloisonnée, émancipée des œillères nationales, adaptant son regard à l'échelle du monde par l'observation des circulations, échanges, influences, conquêtes et résistances, transferts culturels ou flux commerciaux qui ont affecté les sociétés à travers les âges<sup>1</sup>.

Le lecteur français familier de l'œuvre de Fernand Braudel ne sera certes pas totalement dépaycé : songeons au *Séville et l'Atlantique* (1955) de Pierre Chaunu, ou plus récemment au *Carrefour javanais* (1990) où Denys Lombard montre comment

---

\* À propos de Kenneth POMERANZ, *La Force de l'empire. Révolution industrielle et écologie, ou pourquoi l'Angleterre a fait mieux que la Chine*, trad. Vincent BOURDEAU, François JARRIGE et Julien VINCENT, revue et présentée par Philippe MINARD, Alforville, Éditions Ère, 2009 ; et Kenneth POMERANZ, *Une Grande Divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, trad. Nora WANG, en collab. avec Mathieu ARNOUX, préface inédite de l'auteur, postface de Philippe MINARD, Paris, Albin Michel/Fondation de la Maison des sciences de l'Homme, 2010. Philippe Minard, né en 1961, est professeur d'histoire économique et sociale à l'Université Paris 8, co-directeur de l'UMR 8533-CNRS, « Institutions et dynamiques historiques de l'économie », et directeur d'études à l'EHESS. Il est également l'un des animateurs de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. Ses travaux portent sur le monde du travail, l'économie et les politiques économiques aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, en France et en Angleterre. Il a récemment dirigé l'édition de Kenneth Pomeranz, *La Force de l'empire* (Alforville, Éditions Ère, 2009). Adresse : Université Paris 8, UFR 4, département d'histoire, 2, rue de la liberté, F-93526, Saint-Denis cedex (philippe.minard@ens.fr).

1. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007.

s'articulent, à Java, le triple héritage de la civilisation agraire des anciens sultanats insulindiens, des réseaux asiatiques islamiques et chinois installés dans les ports commerçants depuis le IX<sup>e</sup> siècle, et de la présence occidentale qui date du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais lorsqu'il paraît, en 1990, ce livre de Lombard constitue alors une heureuse exception, car ce type d'approche globale a connu une longue éclipse en France, où l'histoire comparative vantée par Marc Bloch, l'histoire sans rivages illustrée par Lucien Febvre et Fernand Braudel, sont largement restées de l'ordre du vœu pieux, vite oublié<sup>2</sup>. L'historiographie française commence à peine à se dégager d'un trop long repli sur l'histoire nationale, pour retrouver le vent du large, comme en témoigne la toute récente *Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle*<sup>3</sup>, véritable défense et illustration du genre. Les historiens français reprennent ainsi pied dans la discussion internationale, et dans un domaine jusque-là animé principalement, dans l'hexagone, par des politistes, des géographes ou des économistes, avec des regards qui leur sont propres<sup>4</sup>.

Il ne s'agit pas ici de partir à la recherche des supposées « origines de la mondialisation », avec tout ce que cela suppose de téléologie implicite<sup>5</sup>, comme le font certains ouvrages qui aboutissent à des macro-reconstitutions historiques en fin de compte guère éloignées des anciens « grands récits » d'histoire universelle: le seul avantage aura été de décentrer l'approche, en ne regardant plus le monde à la lumière des seules prouesses de l'Occident<sup>6</sup>. En réalité, la « globalisation » désigne une méthode bien plus qu'un processus historique, autrement dit un mode d'approche des objets historiques, plutôt qu'un objet d'étude. Loin d'une improbable reconstitution des « étapes de la globalisation », son but est de décloisonner le regard par un effort de contextualisation et de comparaison multifocale<sup>7</sup>. Tel est précisément l'effet heuristique auquel atteint Kenneth Pomeranz, qui conduit à réviser fortement notre compréhension de la révolution industrielle.

#### L'ASIE RÉÉVALUÉE

Il peut certes paraître étrange, sinon totalement incongru, de se demander pourquoi la première industrialisation, fondée sur le charbon, la machine à vapeur et le coton, a eu lieu en Angleterre plutôt qu'en Chine. Dans l'imaginaire historique traditionnel, la

2. Voir l'analyse des champs de spécialité des historiens français dans DOUKI et MINARD, 2007.

3. BOUCHERON, éd., 2009.

4. Voir par exemple BAYART, 2004; GRATALOUP, 2007; NOREL 2009. Sous la bannière de « l'histoire globale », on trouve en effet des approches multiples. L'une des plus fécondes cherche à dégager les connexions établies à différentes échelles entre diverses parties du monde, mais que les découpages frontaliers ont pu rendre invisibles au fil du temps: cette « histoire connectée » vise, selon la formule de Serge Gruzinski, à « dégager ou rétablir les connexions apparues entre les mondes et les sociétés, un peu à la manière d'un électricien qui viendrait réparer ce que le temps et les historiens avaient disjoint » (GRUZINSKI, 2004, ici 2006, p. 35).

5. COOPER, 2001 et 2005, ici 2010, p. 124-152.

6. HOPKINS, éd., 2002.

7. Il ne s'agit pas non plus de passer en fraude une marchandise sous un label « global » supposé vendeur: ainsi, pour intéressant qu'il soit, le récent ouvrage de Robert ALLEN, *The British Industrial Revolution in Global Perspective*, ne doit rien à l'approche globale que revendique son titre (ALLEN, 2009).

Chine du XVIII<sup>e</sup> siècle apparaît en effet comme le prototype de l'arriération économique et de l'immobilisme confucéen, un vaste empire peuplé de paysans écrasés sous la férule des seigneurs féodaux et d'une bureaucratie despotique. Inversement, l'Angleterre est présentée comme la pointe avancée de la modernité, la terre d'élection de l'innovation technique, et par conséquent le berceau naturel de la révolution industrielle. La société anglaise aurait constitué un univers socio-culturel favorable à l'innovation et au progrès technique : le bricolage ingénieux d'artisans inventifs se serait combiné avec une mentalité précocement capitaliste. Récemment encore, dans une vaste synthèse sur la *Richesse et pauvreté des nations*, David Landes retrouvait à sa manière les thèses anciennes de Max Weber sur les liens entre l'éthique protestante et l'esprit d'entreprise caractéristique du capitalisme. Il y ajoutait, il est vrai, une analyse en termes néo-institutionnalistes : en Angleterre, la liberté et les droits de propriété, garantis par le régime établi en 1688, auraient contribué à rendre les investissements plus sûrs et la société anglaise plus propice qu'aucune autre à la production de biens et de services<sup>8</sup>. Bref, la voie occidentale était exceptionnelle et l'Angleterre était son creuset.

Ces certitudes qu'on croyait bien établies se trouvent aujourd'hui fortement remises en cause. De nombreux auteurs critiquent le caractère occidental-centrique des grands récits d'histoire comparée du développement. S'appuyant sur une vision de très longue durée, Jack Goody récuse l'idée d'un « miracle européen », préférant parler de « miracle eurasiatique » : pour lui, l'écart n'était pas si grand entre Orient et Occident qu'entre Eurasie et Afrique (les civilisations d'Europe et d'Asie ayant comme matrice commune la révolution urbaine de l'âge du bronze, que l'Afrique n'a pas connue)<sup>9</sup>. Du coup, refusant la perspective téléologique d'une montée linéaire d'un capitalisme occidental qui affirme peu à peu sa suprématie sur le monde, il propose une vision pendulaire où la domination économique et culturelle occidentale alterne avec celle de l'Orient. À certains moments, l'Orient était plus avancé que l'Occident, souligne-t-il. Dès lors, rien ne justifie de faire de l'Occident le référent universel. Dans la même veine, l'économiste Andre Gunder Frank réévalue à la hausse la puissance asiatique et surtout chinoise : selon lui, il a existé avant 1800 un système-monde oriental sino-centré bien plus puissant que le système-monde euro-centré, et ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que la prééminence occidentale a pu s'affirmer<sup>10</sup>.

Kenneth Pomeranz s'inscrit dans le droit fil de ces réévaluations critiques : pour lui, et c'est le point de départ de toute sa démarche, il est tout aussi légitime de se demander « pourquoi l'Angleterre n'a pas connu le même destin que la Chine » que l'inverse, quand on pose l'Angleterre en étalon de mesure et qu'on demande « pourquoi la Chine n'a pas suivi le même chemin que l'Angleterre ». C'est la méthode de la « comparaison réciproque » : il n'y a aucune raison de poser *a priori* l'un des éléments comparés comme la référence à l'aune duquel on évaluera l'autre. Ce regard neutre, Pomeranz entreprend de l'appliquer aux diverses régions du monde les plus avancées au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (qui sont aussi les plus peuplées et les plus commerçantes, et

8. LANDES, 1998 ; NORTH et WEINGAST, 1989.

9. GOODY, 2006 et 2010. Voir la *Revue internationale des livres et des idées*, n°1, 2007 et n° 16, 2010.

10. FRANK, 1998.

qu'il appelle « régions-centres »), en s'efforçant d'oublier qu'il connaît la fin de l'histoire : à ses yeux, l'Angleterre, les Pays-Bas, la plaine de Kanto au Japon, le Gujarat en Inde, ou le delta du Yangzi en Chine dessinent un monde polycentrique de régions aux caractéristiques commensurables.

L'analyse se concentre sur l'Angleterre (6 millions d'habitants vers 1750) et la région chinoise du Bas-Yangzi (le delta du fleuve, qui débouche sur la ville de Shanghai ; soit 31 à 37 millions d'habitants), aux deux extrémités du continent eurasiatique, et révèle ce que Pomeranz appelle « un monde aux ressemblances étonnantes ». Parti à la recherche de tous les indicateurs possibles du développement économique et social, il découvre que les deux régions ne sont pas seulement comparables, mais aussi assez proches, que l'on considère la densité de peuplement, l'espérance de vie, le niveau de vie et les modes de consommation, le degré de commercialisation de l'agriculture, l'activité proto-industrielle, etc. ; de même, rien n'indique que les marchés de la terre, du travail et des produits aient été plus contraints en Chine qu'en Angleterre (ce serait même plutôt l'inverse). Du coup, avant 1800, « il n'existe guère d'éléments suggérant que l'économie européenne était pourvue d'avantages décisifs, que ce soit en capital accumulé ou en institutions économiques, de nature à rendre l'industrialisation hautement probable à cet endroit et peu probable ailleurs ». Entendons par là que le triomphe industriel de l'Angleterre n'était nullement écrit d'avance : de tous les indices rassemblés et critères examinés, aucun ne permet d'anticiper la divergence des destinées de nos deux régions-centres.

Dernière ressemblance : les deux régions sont soumises au même type de contrainte écologique. Pomeranz examine en détail les « quatre besoins fondamentaux de la vie » énumérés par Malthus : la nourriture, le combustible, les fibres textiles et le matériau de construction. Autant de besoins qui se trouvent en concurrence pour la disposition du sol. D'après lui, les deux régions-centres sont une fois encore à peu près à égalité, et dans les deux cas, les ressources forestières atteignent leurs limites : en Chine comme en Europe, le prix du bois est en nette augmentation au XVIII<sup>e</sup> siècle et constitue un frein à l'augmentation de la consommation d'énergie par tête. Ce qui signifie aussi que toute augmentation de la population se traduit par une pression accrue sur le foncier, avec menace d'épuisement des sols (en l'absence d'engrais) en cas d'extension des surfaces cultivées (les terres encore disponibles sont de maigre qualité). C'est ce que Pomeranz appelle « l'impasse écologique » : en l'état des techniques, toute tentative d'intensification dans l'utilisation des terres risque de dégrader durablement l'environnement. C'est là précisément qu'intervient cette « grande divergence » qui donne son titre au livre : l'Angleterre et le delta du Yangzi ne sont pas à égalité devant la contrainte écologique.

#### UNE « GRANDE DIVERGENCE », À LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

L'Angleterre bénéficie de deux « providences » plus ou moins accidentelles, qui vont faire toute la différence. La première tient du hasard géologique : les veines de charbon ne sont pas trop profondes et ne se trouvent pas trop éloignées des centres de consommation ; tandis qu'en Chine, elles se situent à 1500 km du delta du Yangzi. Cet

accès facile et relativement peu coûteux à l'énergie minérale soulage ainsi la pression sur les terres. On estime qu'en 1800, les 15 millions de tonnes de charbon extraites du sous-sol offrent l'équivalent de ce que 6 millions d'hectares de forêt auraient fourni : autant d'« hectares fantômes », c'est-à-dire de surface économisée, qui peut donc être consacrée à d'autres productions. Reprenant la terminologie de l'historien anglais Edward A. Wrigley, Pomeranz souligne tous les avantages de ce basculement d'une « économie organique » (fondée sur les végétaux et le travail agricole) à une économie fondée sur l'énergie minérale<sup>11</sup> : dans la première, les cultures vivrières, fourrages, cultures industrielles et forêt se font concurrence ; dans la seconde, il devient possible d'augmenter la quantité d'énergie mise au service de chaque travailleur sans s'exposer au risque des rendements décroissants.

La seconde providence anglaise tient à la puissance du système impérial-maritime bâti depuis le *xvi<sup>e</sup>* siècle : les plantations coloniales fournissent la métropole en matières premières agricoles relativement bon marché, le recours à une main-d'œuvre servile contribuant à baisser les coûts de production. À côté du sucre et des autres denrées tropicales, le coton américain joue un rôle décisif. Là encore, on peut évaluer la superficie de ces « hectares fantômes » que l'importation de coton a dispensé de cultiver ou d'utiliser : vers 1830, pour produire une quantité de laine équivalente aux arrivées de coton américain, il aurait fallu consacrer 9,3 millions d'hectares à l'élevage de moutons, c'est-à-dire plus que le total des terres consacrées alors à l'élevage et à la culture ! L'Angleterre profite ainsi pleinement des ressources de son empire, colonial et commercial : la périphérie impériale apporte les matières premières que le sol métropolitain ne peut produire (ou des substituts à celles-ci) ; les terres neuves d'Amérique fournissent à l'Angleterre les espaces agricoles qui lui font défaut. À l'inverse, le delta du Yangzi ne dispose pas de telles ressources dans sa périphérie. Pis, la complémentarité qui existait auparavant avec les régions voisines tend à se transformer en compétition, quand la pression démographique pousse ces dernières à restreindre leurs exportations de riz et leurs achats de textiles : le Bas-Yangzi perd ainsi à la fois un débouché industriel et une source d'approvisionnement alimentaire. Il entre alors dans un processus d'involution économique, la population ne pouvant subsister qu'au prix d'un travail acharné.

C'est donc à la fois par un heureux accident géographique et par la force de son empire maritime atlantique que l'Angleterre peut compenser le manque de terres disponibles, et s'industrialiser : le charbon implique la machine à vapeur et celle-ci la mécanisation du coton. L'enchaînement est heureux et l'effet d'entraînement manifeste. La voie anglaise sera donc celle de l'intensification capitaliste, permettant de surmonter « l'impasse écologique », quand la population chinoise ne peut subsister que par un effort au travail toujours plus intense.

La force de l'interprétation proposée par Pomeranz réside dans l'accent mis sur les contraintes environnementales et surtout l'idée d'une externalisation de celles-ci vers l'empire. Mais il convient de souligner que ses interprétations prennent largement appui sur toute une lignée de travaux qui, depuis vingt à trente ans, ont notablement

11. WRIGLEY, 1988.

révisé notre appréhension des transformations économiques du xviii<sup>e</sup> siècle. Pendant longtemps, l'accent avait été mis sur l'invention technique, avec l'idée d'un foyer anglais essaimant peu à peu dans le reste du monde, par transfert technologique. Où l'on retrouve l'idée implicite d'une supériorité culturelle occidentale, par une plus grande propension à l'innovation. Deuxième grande explication : une révolution agricole préalable aurait permis de dégager des capitaux et de la main-d'œuvre pour l'industrie. Dans les deux cas se trouvaient privilégiés les facteurs de l'offre : « L'offre commande tout », écrit Joel Mokyr<sup>12</sup>.

À rebours de ces interprétations, les travaux récents ont mis l'accent sur deux éléments. Tout d'abord, le fait que la croissance du xviii<sup>e</sup> siècle, qui a doublé la production industrielle en Angleterre (mais aussi en France) ait eu lieu sans rupture technologique, par extension du travail manufacturier rural, dispersé dans les campagnes : aux heures creuses du travail agricole, hommes, femmes et enfants filaient et tissaient à domicile, non pas pour leurs propres besoins mais pour le marché. Ce phénomène de « proto-industrialisation » se distingue par son ampleur et par son insertion dans des circuits commerciaux lointains : les paysans travaillent pour des marchands (auxquels ils vendent leur production), ou pour le compte de marchands-fabricants (qui leur avancent la matière première et les rémunèrent à la pièce), ces marchands assurent la commercialisation hors de la région, souvent vers des marchés d'exportation. Pour dispersée qu'elle fût, l'intensité et le volume de cette production permettent de parler d'un véritable processus d'industrialisation, précédant l'âge des fabriques concentrées et mécanisées. La proto-industrie concerne au premier chef le secteur des textiles, mais aussi le travail des métaux (coutellerie, serrurerie, clouterie, etc.)<sup>13</sup>.

En second lieu, les historiens tendent à réévaluer le facteur de la demande, ce que certains ont appelé la « révolution de la consommation », en observant dans les héritages la montée de la possession des objets qui meublent les intérieurs et rendent la vie quotidienne moins rude : ces biens de consommation liés aux besoins les plus élémentaires, le vêtement, l'habitation et l'ameublement, l'alimentation, constituent l'essentiel de la production industrielle, du xviii<sup>e</sup> siècle au milieu du xix<sup>e</sup> siècle. Les ressorts de cette consommation accrue sont à chercher du côté des valeurs et des comportements nouveaux, d'un désir d'imitation des classes supérieures aussi. Chacun se serait efforcé, jusque dans les classes populaires, de copier les goûts et consommations des élites. Le changement de dimension des marchés de consommation de produits manufacturés est clairement attesté à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle : bref, comme le souligne Patrick Verley, « antérieurement aux grandes mutations des facteurs de l'offre habituellement décrites, une configuration favorable des marchés préexiste, qui joue un rôle soit initiateur soit permissif<sup>14</sup>. » Dans les campagnes, pareille mutation a été rendue possible par ce que Jan de Vries, à la suite de l'historien japonais Akira Hayami, a nommé la « révolution industrielle » : la consommation accrue d'objets fabriqués et de biens manufacturés d'usage domestique que les ménages ont achetés sur le marché, alors même que les salaires réels n'ont pas vraiment augmenté, s'explique par le fait que ces familles ont

12. « *Supply rules supreme* » : MOKYR, éd., 1985, p. 101.

13. Mises au point récentes dans LEBOUTTE, éd., 1996.

14. VERLEY, 1997, p. 118.

intensifié leur effort au travail et réduit leur temps de loisir, pour augmenter leur revenu, mais aussi qu'elles ont concentré leur effort sur la production destinée au marché, pour augmenter leur revenu monétaire. Les hommes travaillent donc un nombre d'heures plus important dans l'année, et les femmes et les enfants se livrent de plus en plus à des activités rémunérées. Parallèlement, cette mise au travail s'est accompagnée d'une spécialisation des tâches et d'une commercialisation croissante : on voit augmenter à la fois la part de la production des ménages vendue à d'autres, et la part des consommations achetées à d'autres<sup>15</sup>. Au total, proto-industrialisation et révolution industrielle s'articulent aisément et s'inscrivent dans une révision d'ensemble : l'accent mis sur les facteurs endogènes du développement régional et le souci des interactions et des logiques sociales d'industrialisation rendent pensable une pluralité des voies d'industrialisation, par opposition à l'idée d'une exemplarité anglaise. De fait, Sugihara Kaoru et Saito Osamu distinguent une voie occidentale, fondée sur l'utilisation du capital et des ressources naturelles, tandis que la voie est-asiatique serait plus intensive en travail<sup>16</sup>. En outre, les possibles historiques se trouvent ainsi réouverts, et l'hypothèse de la révolution industrielle en Chine envisageable. Le grand mérite de Kenneth Pomeranz est d'avoir mobilisé tous ces renouvellements historiographiques pour oser formuler cette hypothèse et cherché à la tester, montrant combien la perspective comparative pouvait se révéler heuristique.

La thèse de la « grande divergence » a suscité un large débat international. C'est d'abord l'idée des « ressemblances étonnantes » entre le Bas-Yangzi et l'Angleterre à la veille de la divergence qui a été contestée, par certains historiens des campagnes chinoises mais aussi par des spécialistes de l'agriculture anglaise. Selon Philip Huang, les pressions malthusiennes que connaissaient les villages du Bas-Yangzi les avaient entraînés dès le <sup>xviii</sup> siècle dans un processus qu'il qualifie d'« involution » : l'augmentation de la production unitaire des champs n'avait alors été rendue possible que par une forte intensification du travail, synonyme de productivité humaine décroissante. Tout au contraire, donc, d'une agriculture anglaise beaucoup plus performante<sup>17</sup>. Argument repris, de façon symétrique par Robert Brenner, qui met en avant les effets de la « révolution agricole » qu'aurait connu l'Angleterre aux <sup>xvii</sup> et <sup>xviii</sup> siècles. Brenner est célèbre pour avoir lancé une grande controverse qu'on a appelé le *Brenner debate*, dans laquelle il soutenait, d'un point de vue rigoureusement marxiste, que la transformation des rapports de propriété dans les campagnes avait été le creuset du capitalisme anglais<sup>18</sup>. À l'opposé de Pomeranz, il considère qu'en 1750, la divergence a déjà eu lieu, les rapports de production agraires sont déjà devenus capitalistes :

« Entre 1500 et 1750, les modes de développement empruntés par les deux économies les avaient déjà menées dans deux directions radicalement divergentes, de sorte que, dans la seconde moitié du <sup>xviii</sup> siècle, l'Angleterre était devenue ce qu'il est convenu d'appeler une économie développée et relativement prospère, tandis que le delta du

15. VRIES, 1994 et 2008.

16. SUGIHARA, 2003 ; SAITO, 2009.

17. HUANG, 2002 et 2003.

18. BÉAUR, éd., 1998, p. 187-214.



Yangzi s'était encore appauvri [...]. Dans cette région [...], l'économie était soumise aux contraintes malthusiennes, parce que le secteur agricole était dominé par une petite paysannerie propriétaire et des classes dominantes capables de se reproduire d'une manière ou d'une autre en exploitant cette paysannerie. La trajectoire commune à toutes ces économies était le déclin séculaire de la productivité du travail dans l'agriculture et la baisse du niveau de vie [...]. Par contraste, l'économie anglaise évita cette évolution [et] parvint à accroître sa productivité agricole<sup>19</sup>. »

Ce thème a occupé une place centrale dans la discussion autour du livre<sup>20</sup>. Toute la difficulté de trancher ce débat tient au fait qu'aucun des spécialistes de l'agriculture anglaise n'est d'accord à propos de cette fameuse « révolution agricole », ni quant à sa chronologie et son rythme, ni quant à son ampleur<sup>21</sup>.

La seconde discussion a porté sur les raisons de la « divergence », au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. La plupart des critiques (Jack Goldstone, Prasanna Parthasarathi, en particulier) tout en souscrivant au tableau des ressemblances entre les deux régions en 1750, ont reproché à Pomeranz, à des degrés variables, de sous-estimer le rôle de la science, des innovations technologiques et de ce qu'on nomme les savoirs utiles (*useful knowledge*); ce qu'il conteste farouchement dans une longue réponse à Goldstone<sup>22</sup>. De même, Peer Vries et d'autres historiens ont reproché à Pomeranz de trop minimiser le rôle de l'État britannique et de ses politiques économiques, la comparaison étant quelque peu faussée par le rapprochement entre une région chinoise et l'Angleterre en son entier, c'est-à-dire un État, plutôt qu'une véritable région (comme le serait le Lancashire, par exemple)<sup>23</sup>. Également disputée, l'importance cruciale donnée à ce que Pomeranz appelle les « hectares fantômes » : les surfaces qui auraient été nécessaires pour produire l'équivalent en bois et en denrées agricoles de ce que le charbon et les importations tropicales ont fourni. Patrick O'Brien n'est pas convaincu que les importations américaines aient à ce point compté dans le déclenchement de la révolution industrielle : leur rôle (en particulier pour le coton) serait nettement postérieur à 1850<sup>24</sup>. Plus globalement, Ricardo Duchesne a contesté dans son ensemble l'argument de l'impasse écologique, estimant que la Chine pouvait elle aussi puiser dans les ressources que lui assurait sa politique d'expansion impérialiste<sup>25</sup>. On peut aussi s'interroger sur le mode de raisonnement de Pomeranz, qui n'entre pas toujours dans le détail même des processus : finalement, il explique davantage pourquoi la grande divergence a eu lieu, que comment elle s'est produite. La disponibilité de ressources, en effet, ne préjuge pas de la capacité à les exploiter.

Par-delà toutes les nuances et discussions possibles, reste le grand mérite de ce travail : montrer toutes les potentialités d'une démarche comparative globale et au croisement des problématiques de l'histoire environnementale et de l'histoire des

19. BRENNER et ISETT, 2002, p. 650-651.

20. POMERANZ, 2002, 2003, 2009a et 2009b.

21. BÉAUR, éd., 1998 ; BROAD, éd., 2009.

22. POMERANZ, 2009a.

23. VRIES, 2001 ; PARTHASARATHI, 2002.

24. O'BRIEN, 2003

25. DUCHESNE, 2004.



empires. L'audace de Pomeranz a eu un incontestable effet d'entraînement, tout à fait bénéfique. Gageons que les deux récentes traductions françaises de ses travaux contribueront à convaincre du potentiel heuristique d'une démarche qui n'hésite pas à se placer à « l'échelle du monde »<sup>26</sup>.

#### LISTE DES RÉFÉRENCES

- ALLEN (Robert), 2009, *The British Industrial Revolution in Global Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BAYART (Jean-François), 2004, *Le Gouvernement du monde. Une critique politique de la globalisation*, Paris, Fayard.
- BÉAUR (Gérard), éd., 1998, *La Terre et les hommes, France et Grande-Bretagne, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Hachette (Pluriel).
- BOUCHERON (Patrick), éd., 2009, *Histoire du monde au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard.
- BRENNER (Robert) et ISETT (Christopher), 2002, « England's Divergence from China's Yangzi Delta: Property Relations, Microeconomics, and Patterns of Development », *Journal of Asian Studies*, n° 61-2, p. 609-662.
- BROAD (John), éd., 2009, *Revising French and British Rural Divergence*, n° spéc. d'*Agricultural History*, Review Supplement, series 5.
- COOPER (Frederick), 2001, « What is the Concept of Globalization Good for? An African Historian's Perspective », *African Affairs*, n° 100, p. 189-213.
- COOPER (F.), 2005, *Le Colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, rééd. Paris, Payot, 2010.
- DOUKI (Caroline) et MINARD (Philippe), 2007, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 54-4 bis, supplément, p. 7-22.
- DUCHESNE (Ricardo), 2004, « On the Rise of the West. Researching Kenneth Pomeranz's *Great Divergence* », *Review of Radical Political Economics*, n° 36-1, p. 52-81.
- FRANK (Andre Gunder), 1998, *Re-Orient. Global Economy in the Asian Age*, Berkeley, University of California Press.
- GOLDSTONE (Jack), 2002, « Efflorescence et croissance économique en Histoire globale : une réinterprétation de l'essor de l'Occident et de la révolution industrielle », *Journal of World History*, n° 13-2; rééd. dans BEAUJARD (Philippe), BERGER (Laurent) et NOREL (Philippe), éd., *Histoire globale, mondialisations et capitalisme*, Paris, La Découverte, 2009, p. 299-334.
- GOODY (Jack), 2006, *The Theft of History*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GOODY (J.), 2010, *The Eurasian Miracle*, Londres, Polity.
- GRATALOUP (Christian), 2007, *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du monde*, Paris, Armand Colin.
- GRUZINSKI (Serge), 2004, *Les Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, rééd. Paris, Le Seuil (Points), 2006.
- HOPKINS (A. G.), éd., 2002, *Globalization in World History*, Londres, Pimlico.
- HUANG (Philip C. C.), 2002, « Development or Involution in Eighteenth Century Britain and China ? », *Journal of Asian Studies*, n° 61-2, p. 501-538.
- HUANG (P. C. C.), 2003, « Further Thoughts on Eighteenth-Century Britain and China : Rejoinder to Pomeranz's Response to My Critique », *Journal of Asian Studies*, n° 62-1, p. 157-167.

26. VERLEY, 1997.

- LANDES (David), 1998, *Richesse et pauvreté des nations*, rééd. Paris, Albin Michel, 2000.
- LEBOUTTE (René), éd., 1996, *Proto-industrialisation. Recherches récentes et nouvelles perspectives*, Genève, Droz.
- MOKYR (Joel), éd., 1985, *The Economics of the Industrial Revolution*, Totawa, Roman/Littlefield.
- NOREL (Philippe), 2009, *L'Histoire économique globale*, Paris, Le Seuil.
- NORTH (Douglass) et WEINGAST (Barry), 1989, « Constitutions and Commitment. The Evolution of Institutions Governing Public Choice in 17<sup>th</sup> Century England », *Journal of Economic History*, n° 49, p. 803-832.
- O'BRIEN (Patrick), 2003, « The Deconstruction of Myths and Reconstruction of Metanarratives in Global Histories of Material Progress », dans STUCHTEY (Benedikt), FUCHS (Eckhardt), éd., *Writing World History, 1800-2000*, Oxford, Oxford University Press/German Historical Institute London, p. 67-90.
- PARTHASARATHI (Prasannan), 2002, « Review Article. The Great Divergence », *Past & Present*, n° 176, p. 275-293.
- POMERANZ (Kenneth), 2000, *The Great Divergence. China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton, Princeton University Press; *Une Grande Divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, trad. Nora WANG, en collab. avec Mathieu ARNOUX, préface inédite de l'auteur, postface de Philippe MINARD, Paris, Albin Michel/Fondation de la Maison des sciences de l'Homme, 2010.
- POMERANZ (K.), 2002, « Beyond the East-West Binary. Resituating Development Paths in the Eighteenth Century World », *Journal of Asian Studies*, n° 61-2, p. 539-590.
- POMERANZ (K.), 2003, « Facts are Stubborn Things. A Response to Philip Huang », *Journal of Asian Studies*, n° 62-1, p. 167-181.
- POMERANZ (K.), 2009a, « Le machinisme induit-il une discontinuité historique ? », dans BEAUJARD (Philippe), BERGER (Laurent) et NOREL (Philippe), éd., *Histoire globale, mondialisations et capitalisme*, Paris, La Découverte, p. 335-373.
- POMERANZ (K.), 2009b, *La Force de l'empire. Révolution industrielle et écologie, ou pourquoi l'Angleterre a fait mieux que la Chine*, trad. Vincent BOURDEAU, François JARRIGE et Julien VINCENT, revue et présentée par Philippe MINARD, Alforville, Éditions Ère.
- Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007, *Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ?*, n° 54-4 bis, supplément.
- SAITO (Osamu), 2009, « Forest History and the Great Divergence. China, Japan and the West Compared », *Journal of Global History*, n° 4-2, p. 379-404.
- SUGIHARA (Kaoru), 2003, « The East Asian Path of Economic Development. A Long-Term Perspective », dans ARRIGHI (Giovanni), HAMASHITA (Takeshi) et SELDEN (Mark), éd., *The Resurgence of East Asia : 500, 150 and 50 Year Perspectives*, Londres, Routledge, p. 78-123.
- VERLEY (Patrick), 1997, *L'Échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident*, Paris, Gallimard (NRF).
- VRIES (Jan de), 1994, « The Industrial Revolution and the Industrious Revolution », *Journal of Economic History*, n° 54-2, p. 249-270.
- VRIES (J. de), 2008, *The Industrious Revolution. Consumer Behavior and the Household Economy, 1650 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press.
- VRIES (Peer), 2001, « Are Coal and Colonies Crucial? Kenneth Pomeranz and the Great Divergence », *Journal of World History*, n° 12-2, p. 407-446.
- WRIGLEY (Edward A.), 1988, *Continuity, Chance and Change. The Character of the Industrial Revolution in England*, Cambridge, Cambridge University Press.